

## La logique du celluloïd vindicatif

*Django Unchained* de Quentin Tarantino, États-Unis, 2012, 165 minutes

Alexandre Fontaine Rousseau

---

Number 162, June–July 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69346ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2013). Review of [La logique du celluloïd vindicatif / *Django Unchained* de Quentin Tarantino, États-Unis, 2012, 165 minutes]. *24 images*, (162), 66–67.

## La logique du celluloid vindicatif

par Alexandre Fontaine Rousseau



De plus d'une manière, le plus récent film de Quentin Tarantino se veut la suite logique du précédent, *Inglourious Basterds*, essai controversé mais somme toute fort réussi sur les possibilités narratives d'une réécriture de l'Histoire par le septième art. Tuer Hitler à l'écran, c'était au fond une façon pour le réalisateur de *Pulp Fiction* d'affirmer que rien n'est à l'abri de son cinéma; c'était aussi le coup d'éclat idéal pour donner le ton à une audacieuse trilogie révisionniste dont *Django Unchained* constituerait le second opus. Partant du constat que le cinéma, de toute façon, reconstruit de manière à demi assumée l'Histoire, l'Américain se donne ici la permission de le faire ouvertement – si ouvertement, en fait, que plus personne ne pourra confondre le cinéma avec l'Histoire et vice-versa.

Évidemment, le cinéaste met ce petit jeu au service de cet imaginaire de la vengeance mis en place dans *Kill Bill* puis plus précisément théorisé dans l'ingénieux *Death Proof*, sorte de film-miroir où les victimes d'un récit d'exploitation étaient invitées à rendre au cinéma la monnaie de sa pièce. On pourrait certes accuser Tarantino de tout résumer à ce sentiment primitif et de vouloir tout résoudre par celui-ci. Mais ce parti pris paraît légitime dans la mesure où son œuvre se veut une réflexion sur la mécanique des genres, qui préconisent depuis toujours la violence pour rétablir la justice. Au final, avec *Inglourious Basterds* et *Django Unchained*, Tarantino explore tout simplement la possibilité d'un « dialogue » entre ces questionnements qui traversent

son œuvre et la réalité: un projet risqué qui, toutefois, mérite d'être tenté.

C'est ce lien thématique unissant les deux films qui permet de mieux comprendre ce que plusieurs n'ont pas hésité à qualifier, à tort, de maillon faible de la filmographie de leur auteur. Certes, *Django Unchained* n'est pas le meilleur Tarantino – et c'est peut-être même, soyons honnête, le moins accompli de ses films – mais ce n'est certainement pas ce ratage monumental qu'y ont vu ceux qui se sont attardés trop longuement à l'étonnante linéarité de son montage. En réalité, cet hommage apparemment anodin au western-spaghetti s'avère plus audacieux que son prédécesseur, ne serait-ce que parce qu'il ose affirmer, partant des bases jetées par celui-ci, que rien ne distingue au fond l'Amérique esclavagiste de l'Allemagne nazie, ou encore *The Birth of a Nation* du *Triomphe de la volonté*.

Essentiellement, la thèse défendue par Tarantino est donc que les membres du Ku Klux Klan méritent ce plomb que distribue le celluloid vindicatif au même titre que les SS; mais que le cinéma américain, qui n'hésite pas à condamner les uns, tend à oublier les autres pour des raisons aussi évidentes qu'impardonnables. Voilà donc l'Histoire que désire rectifier Tarantino – celle des images auxquelles on rêve plutôt que celle, factuelle, à laquelle on croit. Fiction cathartique, *Django Unchained* parle la langue de ceux qu'il vilipende; et la fulgurante violence par laquelle le cinéaste donne forme à sa critique de l'Amérique est une manière de répliquer à la barbarie par la barbarie,

d'articuler un mépris viscéral de la haine qui ne peut s'exprimer chez lui que par le biais de ces sanglants débordements qu'il se plaît à orchestrer.

Passé maître dans l'art de filmer des gens flinguant des gens, de donner à cet acte un terrifiant panache, le cinéaste prend ici un malin plaisir, presque malsain, à assumer pleinement la portée libératrice de ce rituel cinématographique. C'est en ce sens, en fait, que cette « reprise » du *Django* de Sergio Corbucci rappelle le film-source – auquel le scénario fait à peine allusion, auquel au fond on emprunte surtout ce puissant rapport entre sadisme et tragédie de même qu'une chanson-thème, mémorable, qui ancre le tout dans une certaine nostalgie du genre. De Corbucci, Tarantino conserve principalement une vision de la violence, une manière d'amplifier par la cruauté démesurée l'horreur du monde.

Mais bien que sa mise en scène emprunte aux tics de la blaxploitation de même qu'aux codes du western italien, références à une série B qu'affectionne depuis toujours l'auteur de *Jackie Brown*, les influences que cite ce *Django Unchained* dépassent ce registre familial. Toute la séquence se déroulant chez Calvin Candie emprunte ainsi à *La règle du jeu* de Renoir sa manière de stratifier, de créer par la division de l'espace une implacable dynamique de classes que viendra plus tard dynamiter l'épique fusillade finale. Plus que jamais, Tarantino semble conscient de la relation de pouvoir qu'implique par sa simple présence la violence – et c'est en faisant



passer celle-ci des mains de l'exploitant à celles de l'exploité qu'il en fait l'outil d'une révolte.

Le titre même du film ne laissant aucune place possible à l'ambiguïté, ce Django va ainsi se «déchaîner», retournant l'instrument de son oppression contre ses

maîtres, allant jusqu'à faire sauter son propre metteur en scène à l'écran avant d'aller abattre le plus affreux des symboles de l'asservissement des siens, cet esclave raciste qu'incarne Samuel L. Jackson. Prouvant ainsi hors de tout doute et de toutes les manières possibles qu'il mérite

ce nom, *free man*, qu'il porte dès lors fièrement, Django vient non seulement d'établir son propre mythe. Il a réécrit l'Histoire à son image. 

États-Unis, 2012. Ré. et scé.: Quentin Tarantino. Ph.: Robert Richardson. Mont.: Fred Raskin. Int.: Jamie Foxx, Leonardo DiCaprio, Christoph Waltz, Kerry Washington, Samuel L. Jackson. 165 minutes. Dist.: Alliance Vivafilm.



**RSB PRODUCTION**  
CD / DVD / BLU-RAY

**RSB VIRTUEL**  
PROMOTION / DÉCOUVERTES

**RSB SERVICES**  
DESIGN / DISTRIBUTION INTÉGRÉE

[RSBimedia.com](http://RSBimedia.com)

8480, Côte-de-Liesse  
Saint-Laurent, QC, Canada H4T 1G7

T 514 342-8511  
F 514 342-0401

Sans frais 1 800 361-8153  
[info@rsbimedia.com](mailto:info@rsbimedia.com)

